

Amérique du nord - Séries ES & S

Objet d'étude : le biographique

Jean-Jacques Rousseau - *Les Confessions*, 1764-1770.

Chateaubriand : *Mémoires d'outre-tombe*, 1848-1850.

Colette: *Sido*, 1930.

I Vous répondrez d'abord à la question suivante (4 points)

Identifiez et analysez dans ces textes les marques caractéristiques du récit autobiographique.

II Vous traiterez ensuite un de ces trois sujets (16 points)

1. Commentaire

Vous commenterez le texte de Colette.

2. Dissertation

Dans *Les Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand justifie ainsi son projet autobiographique: "

Mettons à profit le peu d'instant qui me restent; [...] Le navigateur, abandonnant pour jamais un rivage enchanté, écrit son journal à la vue de la terre qui s'éloigne et qui va bientôt disparaître. "

En quoi, selon vous, l'écriture autobiographique permet-elle de recréer le passé ?

Vous développerez votre réflexion en vous appuyant sur les textes du corpus et les textes que vous avez lus.

3. Écriture d'invention

Madame Basile écrit à son amie intime : elle rapporte et commente la scène telle qu'elle l'a vécue.

Texte 1 : Jean-Jacques Rousseau - *Les Confessions*.

Jean-Jacques, tout jeune apprenti, a proposé ses services à un orfèvre, Monsieur BASILE. Or chaque fois que celui-ci part en voyage, il laisse sa jeune épouse sous la garde d'un commis...

Un jour qu'ennuyée des sots colloques du commis elle¹ avait monté dans sa chambre, je me hâtai, dans l'arrière-boutique où j'étais, d'achever ma petite tâche et je la suivis. Sa chambre était entrouverte ; j'y entrai sans être aperçu. Elle brodait près d'une fenêtre, ayant, en face, le côté de la chambre opposé à la porte. Elle ne pouvait me voir entrer, ni m'entendre, à cause du bruit que des chariots faisaient dans la rue. Elle se mettait toujours bien : ce jour-là sa parure approchait de la coquetterie. Son attitude était gracieuse, sa tête un peu baissée laissait voir la blancheur de son cou ; ses cheveux relevés avec élégance étaient ornés de fleurs. Il régnait dans toute sa figure un charme que j'eus le temps de considérer, et qui me mit hors de moi. Je me jetai à genoux à l'entrée de la chambre, en tendant les bras vers elle d'un mouvement passionné, bien sûr qu'elle ne pouvait m'entendre, et ne pensant pas qu'elle pût me voir: mais il y avait à la cheminée une glace qui me trahit. Je ne sais quel effet ce transport fit sur elle ; elle ne me regarda point, ne me parla point; mais tournant à demi la tête, d'un simple mouvement de doigt, elle me montra la natte à ses pieds. Tressaillir, pousser un cri, m'élançer à la place qu'elle m'avait marquée, ne fut pour moi qu'une même chose: mais ce qu'on aurait peine à croire est que dans cet état je n'osai rien entreprendre au-delà, ni dit un seul mot, ni lever les yeux sur elle, ni la toucher même, dans une attitude aussi contrainte, pour m'appuyer un instant sur ses genoux. J'étais muet, immobile: mais non pas tranquille assurément : tout marquait en moi l'agitation, la joie, la reconnaissance, les ardents désirs

¹ " elle " : Madame BASILE

incertains dans leur objet, et contenus par la frayeur de déplaire sur laquelle mon jeune coeur ne pouvait se rassurer.

Je ne sais comment eût fini cette scène vive et muette, ni combien de temps j'aurais demeuré immobile dans cet état ridicule et délicieux, si nous n'eussions été interrompus. Au plus fort de mes agitations, j'entendis ouvrir la porte de la cuisine, qui touchait la chambre où nous étions, et Mme Basile alarmée me dit vivement de la voix et du geste : " Levez-vous, voici Rosina. " En me levant en hâte, je saisis une main qu'elle me tendait, et j'y appliquai deux baisers brûlants, au second desquels je sentis cette charmante main se presser un peu contre mes lèvres. De mes jours, je n'eus un si doux moment: mais l'occasion que j'avais perdue ne revint plus, et nos jeunes amours en restèrent là. [...] Un petit signe du doigt, une main légèrement pressée contre ma bouche, sont les seules faveurs que je reçus jamais de Mme Basile, et le souvenir de ces faveurs si légères me transporte encore en y pensant.

Texte 2 : Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*.

Chateaubriand se promène seul sur les terres du château de Montboissier dont il ne reste que quelques ruines.

Je fus tiré de mes réflexions par le gazouillement d'une grive perchée sur la plus haute branche d'un bouleau. A l'instant, ce son magique fit reparaître à mes yeux le domaine paternel ; j'oubliai les catastrophes dont je venais d'être le témoin, et, transporté subitement dans le passé, je revis ces campagnes où j'entendis si souvent siffler la grive. Quand je l'écoutais alors, j'étais triste de même qu'aujourd'hui; mais cette première tristesse était celle qui naît d'un désir vague de bonheur, lorsqu'on est sans expérience ; la tristesse que j'éprouve actuellement vient de la connaissance des choses appréciées et jugées. Le chant de l'oiseau dans les bois de Combourg m'entretenait d'une félicité que je croyais atteindre; le même chant dans le parc de Montboissier me rappelait des jours perdus à la poursuite de cette félicité insaisissable. Je n'ai plus rien à apprendre, j'ai marché plus vite qu'un autre, et j'ai fait le tour de la vie. Les heures fuient et m'entraînent; je n'ai pas même la certitude de pouvoir achever ces *Mémoires*. Dans combien de lieux ai-je déjà commencé à les écrire, et dans quel lieu les finirai-je ? Combien de temps me promènerai-je au bord des bois ? Mettons à profit le peu d'instant qui me restent, hâtons-nous de peindre ma jeunesse, tandis que j'y touche encore; le navigateur, abandonnant pour jamais un rivage enchanté, écrit son journal à la vue de la terre qui s'éloigne et qui va bientôt disparaître.

Texte 3 : Colette: *Sido*.

Colette évoque des souvenirs de son enfance auprès de sa mère, Sido.

Car j'aimais tant l'aube, déjà, que ma mère me l'accordait en récompense. J'obtenais qu'elle m'éveillât à trois heures et demie, et je m'en allais, un panier vide à chaque bras, vers des terres maraîchères qui se réfugiaient dans le pli étroit de la rivière, vers des fraises, les cassis et les groseilles barbues.

A trois heures et demie, tout dormait dans un bleu originel, humide et confus, et quand je descendais le chemin de sable, le brouillard retenu par son poids baignait d'abord mes jambes, mes oreilles et mes narines plus sensibles que tout le reste de mon corps... J'allais seule, ce pays mal pensant était sans dangers. C'est sur ce chemin, c'est à cette heure que je prenais conscience de mon prix, d'un

état de grâce indicible et de ma connivence avec le premier souffle accouru, le premier oiseau, le soleil encore ovale, déformé par son éclosion...

Ma mère me laissait partir, après m'avoir nommée " Beauté, Joyau-tout-en-or " ; elle regardait courir et décroître sur la pente son oeuvre, - " chef d'oeuvre ", disait-elle. J'étais peut-être jolie; ma mère et mes portraits de ce temps-là ne sont pas toujours d'accord... Je l'étais à cause de mon âge et du lever du jour, à cause des yeux bleus assombris par la verdure, des cheveux blonds qui ne seraient lissés qu'à mon retour, et de ma supériorité d'enfant éveillée sur les autres enfants endormis. Je revenais à la cloche de la première messe. Mais pas avant d'avoir mangé de mon saoul, pas avant d'avoir, dans les bois, décrit un grand circuit de chien qui chasse seul, et goûté l'eau de deux sources perdues, que je révérais. L'une se haussait hors de la terre par une convulsion cristalline, une sorte de sanglot, qui traçait elle-même son lit sableux. Elle se décourageait aussitôt née et replongeait sous la terre. L'autre source, presque invisible, froissait l'herbe comme un serpent, s'étalait secrète au centre d'un pré où des narcisses, fleuris en ronde, attestaient seuls sa présence. La première avait goût de feuille de chêne, la seconde de fer et de tige de jacinthe... Rien qu'à parier d'elles je souhaite que leur saveur m'emplisse la bouche au moment de tout finir, et que j'emporte, avec moi, cette gorgée imaginaire...

Pondichéry - Séries technologiques

Objet d'étude : le biographique

Document 1 : Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), *Les Confessions*, Livre I, 1782.

Document 2 : Colette (1873-1954), *La Maison de Claudine*, Éditions Gallimard, 1922.

Document 3 : Albert Cohen, *Le Livre de ma mère*, Éditions Gallimard, 1954

I Questions (6 points)

1. En quoi le titre des oeuvres oriente-t-il la lecture des passages proposés ? (3 points)
2. Quelles sont les différentes valeurs prises par le présent de l'indicatif dans chacun de ces trois textes ? (3 points)

II Vous traiterez ensuite un de ces trois sujets (14 points)

1. Commentaire

Vous commenterez le texte d'Albert Cohen à partir du parcours de lecture suivant :

- Vous analyserez le mélange d'humour et d'émotion qui caractérise l'attitude du narrateur adulte face à cet épisode de son enfance.
- Vous montrerez en quoi ce texte est une sorte d'hommage rendu par Albert Cohen à sa mère.

2. Dissertation

Pour quelle raison les souvenirs d'enfance tiennent-ils une place si importante dans les textes autobiographiques ? Vous répondrez à cette question en un développement composé qui prendra appui sur les textes qui vous sont proposés, ceux que vous avez étudiés en classe et vos lectures personnelles.

3. Écriture d'invention

En tenant compte des diverses indications apportées par le texte des *Confessions*, vous imaginerez un dialogue dans lequel M. Verrat persuade le jeune Rousseau d'aller voler les asperges.

Vous veillerez à construire un dialogue très soigneusement argumenté.

Document 1 : Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), *Les Confessions*, Livre I, 1782.

Ce sont presque toujours de bons sentiments mal dirigés qui font faire aux enfants le premier pas vers le mal. Malgré les privations et les tentations continuelles, j'avais demeuré plus d'un an chez mon maître sans pouvoir me résoudre à rien prendre, pas même des choses à manger. Mon premier vol fut une affaire de complaisance, mais il ouvrit la porte à d'autres qui n'avaient pas une si louable fin.

Il y avait chez mon maître un compagnon² appelé M. Verrat, dont la maison, dans le voisinage, avait un jardin assez éloigné qui produisait de très belles asperges. Il prit envie à M. Verrat, qui n'avait pas beaucoup d'argent, de voler à sa mère des asperges dans leur primeur, et de les vendre pour faire quelques bons déjeuners. Comme il ne voulait pas s'exposer lui-même, et qu'il n'était pas fort ingambe³, il me choisit pour cette expédition. Après quelques cajoleries préliminaires, qui me gagnèrent d'autant mieux que je n'en voyais pas le but, il me la proposa comme une idée qui lui venait sur-le-champ. Je disputai⁴ beaucoup; il insista. Je n'ai jamais pu résister aux caresses⁵; je me

²Compagnon : ouvrier qualifié qui n'est plus apprenti.

³ingambe : qui a les jambes lestes, qui est agile.

⁴je disputai : j'opposai des arguments.

⁵caresses : compliments

rendis. J'allais tous les matins moissonner les plus belles asperges: je les portais au Molard, où quelque bonne femme, qui voyait que je venais de les voler, me le disait pour les avoir à meilleur compte. Dans ma frayeur, je prenais ce qu'elle voulait me donner; je le portais à M. Verrat. Cela se changeait promptement en un déjeuner dont j'étais le pourvoyeur, et qu'il partageait avec un autre camarade; car pour moi, très content d'en avoir quelques bribes, je ne touchais pas même à leur vin. Ce petit manège dura plusieurs jours sans qu'il me vînt même à l'esprit de voler le voleur, et de dîmer⁶ sur M. Verrat le produit de ses asperges. J'exécutais ma friponnerie avec la plus grande fidélité; mon seul motif était de complaire à celui qui me la faisait faire. Cependant si j'eusse été surpris, que de coups, que d'injures, quels traitements cruels n'eussé-je point essayés, tandis que le misérable, en me démentant, eut été cru sur sa parole, et moi doublement puni pour avoir osé le charger, attendu qu'il était compagnon, et que je n'étais qu'apprenti! Voilà comment en tout état le fort coupable se sauve aux dépens du faible innocent.

Document 2 : Colette (1873-1954), *La Maison de Claudine*, Éditions Gallimard, 1922.

Colette connaît le succès dès l'âge de vingt ans en publiant une série de romans plus ou moins inspirés de sa vie d'adolescente et de jeune femme: Claudine à récole, Claudine à Paris, Claudine en ménage, Claudine s'en va. En 1922, elle publie un recueil de nouvelles. La Maison de Claudine où elle évoque entre autres différentes scènes de son enfance. Elle décrit ici la maison où elle vécut jusqu'à l'âge de dix-sept ans.

Grande maison grave, revêche⁷ avec sa porte à clochette d'orphelinat⁷, son entrée cochère à gros verrou de geôle⁸ ancienne, maison qui ne souriait que d'un côté. Son revers, invisible au passant, doré par le soleil, portait manteau de glycine et de bignonier⁹ mêlés, lourds à l'armature de fer fatiguée, creusée en son milieu comme un hamac, qui ombrageait une petite terrasse dallée et le seuil du salon... Le reste vaut-il que je le peigne, à l'aide de pauvres mots? Je n'aiderai personne à contempler ce qui s'attache de splendeur, dans mon souvenir, aux cordons rouges d'une vigne d'automne que ruinait son propre poids, cramponnée, au cours de sa chute, à quelque bras de pin. Ces lilas massifs dont la fleur compacte, bleue dans l'ombre, pourpre au soleil, pourrissait tôt, étouffée par sa propre exubérance, ces lilas morts depuis longtemps ne remonteront pas grâce à moi vers la lumière, ni le terrifiant clair de lune, -argent, plomb gris, mercure, facettes d'améthystes¹⁰ coupantes, blessants saphirs aigus, -qui dépendait de certaine vitre bleue, dans le kiosque au fond du jardin.

Maison et jardin vivent encore, je le sais, mais qu'importe si la magie les a quittés, si le secret est perdu qui ouvrait, - lumière, odeurs, harmonie d'arbres et d'oiseaux, murmure de voix humaines qu'a déjà suspendu la mort, -un monde dont j'ai cessé d'être digne ?...

Document 3 : Albert Cohen, *Le Livre de ma mère*, Éditions Gallimard, 1954

Albert COHEN naît à Corfou mais ses parents, petits commerçants Juifs, quittent la Grèce en 1900 pour s'installer à Marseille.

⁶ dîmer : prélever une part.

⁷ revêche: peu accueillante.

⁸ geôle: prison.

⁹ glycine et bignonier: plantes grimpantes.

¹⁰ améthystes et saphirs: pierres précieuses violettes et bleues.

Je me souviens aussi de nos promenades du dimanche, en été, elle et moi, tout jeune garçon. On n'était pas riches et le tour de la Corniche ne coûtait que trois sous. Ce tour, que le tramway faisait en une heure, c'était en été, nos villégiatures¹¹, nos mondanités, nos chasses à courre. Elle et moi, deux faibles et bien vêtue, et aimants à en remonter à Dieu¹². Je revois un de ces dimanches. Ce devait être à l'époque du Président Fallières, gros rouge ordinaire, qui m'avait fait frissonner de respect lorsqu'il était venu visiter notre lycée. « Le chef de la France », m'étais-je répété, avec une chair de poule d'admiration.

En ce dimanche, ma mère et moi nous étions ridiculement bien habillés et je considère avec pitié ces deux naïfs d'antan, si inutilement bien habillés, car personne n'était avec eux, personne ne se préoccupait d'eux. Ils s'habillaient très bien pour personne. Moi, en inopportun costume de petit prince et avec un visage de fille, angélique et ravi à me faire lapider¹³. Elle, reine de Saba¹⁴ déguisée en bourgeoise, corsetée, émue et un peu égarée d'être luxueuse. Je revois ses longs gants de dentelle noire, son corsage à ruches avec des plissés, des bouillons et des fronces¹⁵, sa voilette, son boa de plumes, son éventail, sa longue jupe à taille de guêpe et à volants qu'elle soutenait de la main et qui découvrait des bottines à boutons de nacre avec un petit rond de métal au milieu. Bref, pour cette promenade dominicale, on s'habillait comme des chanteurs d'après-midi mondaine et il ne nous manquait que le rouleau de musique à la main.

Arrivés à l'arrêt de La Plage, en face d'un casino rongé d'humidité, on prenait place solennellement, émotifs et peu dégourdis, sur des chaises de fer et devant une table verte. Au garçon de la petite baraque, qui s'appelait « Au Kass' Kroutt's », on demandait timidement une bouteille de bière, des assiettes, des fourchettes et, pour se le concilier, des olives vertes. Le garçon parti, c'est le danger passé, on se souriait avec satisfaction, ma mère et moi, un peu empotés. Elle sortait alors les provisions emballées et elle me servait, avec quelque gêne si d'autres consommateurs nous regardaient, toutes sortes de splendeurs orientales, boulettes aux épinards, feuilletés au fromage, boutargue¹⁶, rissoles aux raisins de Corinthe et autres merveilles. Elle me tendait une serviette un peu raide, amoureusement repassée la veille par ma mère si heureuse de penser, tandis qu'elle repassait en fredonnant un air de Lucie de Lammermoor¹⁷, qu'elle irait demain avec son fils au bord de ta mer. Elle est morte.

¹¹ villégiatures: lieux de vacances.

¹² aimants à en remonter à Dieu : s'aimant d'un amour infini, supérieur à l'amour divin.

¹³ lapider: poursuivre ou tuer à coups de pierre.

¹⁴ reine de Saba: reine légendaire d'Arabie.

¹⁵ corsage à ruches avec des plissés, des bouillons et des fronces corsage composé d'étoffes extrêmement travaillées.

¹⁶ boutargue: préparation méridionale à base d'oeufs de poisson confits dans du vinaigre.

¹⁷ Lucie de Lammermoor: opéra de Donizetti.